POLYPHONIES SYRIENNES – Les intellectuels : Claude Yacoub

[lundi 28 mars 2016]

Le dossier Polyphonies syriennes va à la rencontre d'écrivains, d'intellectuels et d'artistes venus de Syrie à Paris : retrouvez un nouveau portrait tous les lundis et vendredis sur nonfiction.fr.

Prêter attention aux voix de ces exilés syriens de Paris – qu'ils soient là depuis longtemps ou qu'ils soient arrivés depuis 2011 –, c'est trouver auprès d'eux des éléments de réponses à la question « Comment en sommes-nous arrivés là ? ».

Les intellectuels syriens en exil à Paris se demandent tous « comment en sortir ? » et nous indiquent des pistes.

Claude Yacoub, le bâtisseur d'utopie

« Enseigner et apprendre ne peuvent se réaliser en dehors de la recherche, de la beauté et de la joie. »

Le pédagogue brésilien Paolo Freire, cité par Claude Yacoub *au colloque ilasouria.01, le 8 octobre 2013 à Paris*

Né en 1962 à la Martinique de parents syriens, Claude Yacoub décline sans ambages ses trois identités : créole, française et syrienne. Il a longtemps vécu « entre » la Martinique, Paris, où il a fait ses études d'architecture sous la direction de Paul Virilio et Damas, où il a enseigné à partir de 2002 jusqu'en 2013. Il a aussi fait de nombreux aller-retours entre le privé et le public dans sa vie professionnelle. Après l'enlèvement du président de l'université privée de Tel Kalak, près de Homs, à son retour à Paris, il fonde avec deux amies l'association Ila Souria (Pour la Syrie), tournée vers la reconstruction et s'y voue corps et âme avant de retrouver un poste d'enseignant à la rentrée 2015 dans le souci de ménager son équilibre puisque le conflit, selon lui, risque de durer.

Des Tropiques au pays des origines

Son père est parti de Lattaquié vers l'Amérique, à la recherche d'une vie meilleure du temps du mandat français sur la Syrie. Il s'imaginait débarquer à New York, il a accosté à Fort-de-France… où existe aujourd'hui une rue des Syriens. Cela n'étonne pas Claude qui explique à la presse locale qu'il descend des Phéniciens : « Notre région d'origine, la Syrie, est héritière des Phéniciens. C'est nous qui avons inventé le commerce, au sens international du terme, et c'est pourquoi, depuis l'Antiquité, nos navigateurs et commerçants ont sillonné le monde. Aucun étonnement donc à ce que, dès la fin du siècle dernier, on retrouve nos commerçants ici et ailleurs aux Antilles ».

Au bout de quelques années, son père, à force de labeur, a réussi. Il retourne au pays et lie son destin à une jeune bachelière passée par le lycée français. Elle appartient à une famille plus aisée que la sienne et rêve d'entreprendre des études d'architecture mais ses parents la poussent à accepter ce prétendant qui l'embarque, la noce achevée, pour la Martinique. Quand Claude naît, elle lui parle français mais le berce en arabe en lui chantant des chansons de Fairouz. À travers sa mère, la Syrie est présente dans la vie de Claude dès sa petite enfance. Et quand il a six ans, elle l'emmène seule, sans son père, en vacances en Syrie. Il découvre le village de sa mère, sur la route qui grimpe dans la montagne, au-dessus de la mer, où vivent des chrétiens orthodoxes, des alaouites, des ismaéliens et des sunnites, comme il l'apprendra plus tard. Au-dessus du village de sa mère, le village de son père est habité, lui, par des chrétiens, des alaouites, des ismaéliens et des chiites. Sensible à l'injustice dès l'enfance, sa mère le met en garde : « tu es trop révolutionnaire »… En 1997, après quinze ans de vie professionnelle intense à la Martinique où il a exercé l'architecture, il décide d'aller apprendre l'arabe classique à Damas. Et puis, en 2000, il quitte son île. Il veut vivre en Syrie pour de bon, pas seulement l'été. Il met sa vie dans un conteneur. Direction Lattaquié. Il aménage un atelier dans la maison familiale qui vient de son père. Il veut en faire un lieu pour accueillir et recevoir ses étudiants et ses amis. En 2007, il fait des plans pour agrandir le lieu afin qu'il puisse recevoir une quarantaine de personnes, sans se douter que la révolution et la guerre vont contrecarrer ses plans d'architecte. Pour ne pas renoncer à ce rêve, enraciné dans un lieu – « toute ma vie est dans ce village » –, il va se lancer dans un projet utopique, au sens étymologique du terme : rassembler des bonnes volontés – syriennes et internationales – pour préparer la reconstruction matérielle et immatérielle de la Syrie.

Préparer la reconstruction, une « tâche abyssale »

Claude Yacoub bâtit son projet comme une maison ou comme un chef d'orchestre. D'abord, les fondations. Expliciter les objectifs dans un manifeste daté de février 2013 :

« La Syrie se trouve plongée depuis près de deux ans dans une guerre à plusieurs visages qui anéantit sa population et ravage ses paysages naturels et urbains. Ne pouvant nous permettre d'attendre l'issue de ce conflit, encore imprécise, et qui risque de déboucher sur une période, longue sans doute, de confusion, de désordres, de conflits d'intérêts, nous nous devons d'aborder dès maintenant la question de la reconstitution et de la reconstruction de ce pays millénaire. »

Ensuite, balayer le terrain alentour : lever les objections et les malentendus : « Est-ce le moment de parler de reconstruction ? […] Oui, nous sommes déjà en retard, écrit-il. »

Réunir un premier colloque à Paris à l'Institut du monde arabe (IMA) à Paris les 8, 9 et 10 octobre 2013 : ilasouria.01

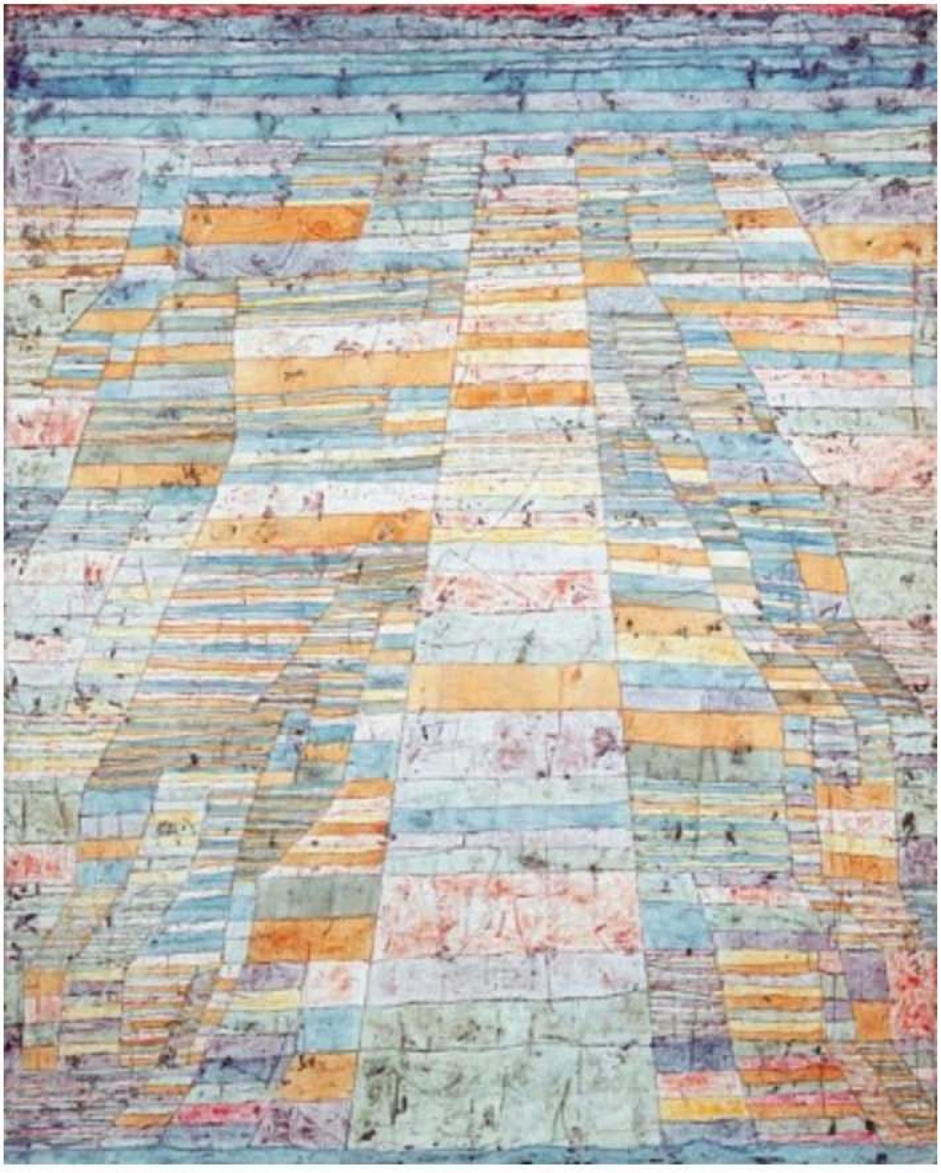
– Syrie : reconstructions immatérielles et matérielles avec le ban et l'arrière-ban des universitaires et spécialistes capables de dresser un état des lieux. Ce colloque s'ouvre avec une chaise vide : celle du jésuite italien Paolo dall'Oglio, contraint de quitter la Syrie, sa deuxième patrie en juin 2012, et reparti dans le Kurdistan irakien pour poursuivre le dialogue interreligieux et tenter des médiations, ce qui lui vaut d'être enlevé en juillet 2013 à Rakka sur le territoire syrien. Le chercheur Thierry Boissière lit un texte sur la réflexion qu'il avait entreprise avec ses amis sur l'avenir de la Syrie en 2011, *Pour une démocratie consensuelle*, qui lui a valu maille à partir avec le régime.

Lors de son passage à Paris en septembre 2012, contrairement à beaucoup de ses ouailles, il ose parler politique : « Le départ de Ben Ali a eu pour nous comme un parfum pascal. Depuis 2005, le régime syrien nous interdisait d'utiliser les mots "société civile" ! Au début du soulèvement, j'ai suggéré la création d'un Centre international sur les pathologies politiques et préconisé que la communauté internationale envoie 50 000 acteurs non-violents en Syrie. J'ai aussi prévenu l'ambassadeur de France à Damas, Éric Chevallier : il faudra 200 000 morts pour qu'Assad parte. » Le mensonge et la torture ont été érigés en système depuis quarante ans. C'est une forme de guerre civile. Et la répression du régime vis-à-vis des jeunes descendus dans la rue a transformé cette révolution pacifique en une autre forme de guerre civile, plus violente et plus visible à partir de juin 2011 », insistait-t-il.

Lors du colloque, une des interventions nourries par le terrain est celle d'Irène Labeyrie, architecte, ex-responsable de l'Institut français de Damas, cofondatrice d'Ila Souria, qui a vécu trente-trois ans en Syrie de 1976 à 2013, à l'exception d'une parenthèse de quatre années.

Elle s'appuie sur sa connaissance du Grand Damas pour distinguer les logiques à l'œuvre derrière les destructions urbaines imputables au régime : la répression qui frappe un clan ; la destruction qui vise à dessein tout un quartier comme à Homs, troisième ville du pays, acte archaïque qui renvoie à la pratique de la table rase dans l'Antiquité ; les bombardements qui s'abattent sur des quartiers sensibles, voués à la démolition avant 2011 pour cause de projets urbains conçus au mépris de l'intérêt général… : « quand les réfugiés reviendront, il faudra qu'ils soient partie prenante de la reconstruction dans l'urgence alors que d'habitude ce processus implique une concertation lente par nature. Soyons vigilants par rapport aux entreprises et aux groupes prédateurs. Et essayons de nous servir des expériences de reconstruction après des catastrophes politiques ou naturelles comme celles de Beyrouth et Haïti. »

Le colloque achevé, les actes sont publiés en janvier 2014 avec une préface qui n'a rien perdu de son acuité. Seuls les chiffres des victimes et des destructions sont à revoir à la hausse : « Comment reconstruire la Syrie de manière à préserver les sédiments d'un passé multimillénaire, sa tradition de tolérance et d'hospitalité, tout en inscrivant le pays dans la modernité ? […] Les expériences précédentes (lendemains de guerre ou de catastrophes naturelles) ont montré qu'agir dans la précipitation, sans pensée conductrice, engendre toujours de nouveaux problèmes politiques, économiques et sociaux. »



Paul Klee, "Chemin principal et chemins latéraux" (1929), Musée Ludwig, Cologne.

La carte des partenariats

3 et 4 avril 2014 à la Faculté d'aménagement de l'université de Montréal : ilasouria.02 poursuit la réflexion engagée à Paris en s'appuyant sur les expériences passées de villes en reconstruction. C'est l'occasion pour moi d'entendre à distance une jeune doctorante devenue docteure depuis, Manon-Nour Tannous, exposer en dix minutes chrono par quels mécanismes politiques accompagner la reconstruction.

De Montréal, Claude Yacoub annonce son nouveau défi, qui a germé dans sa tête au cours du colloque de Paris, le projet d'Université populaire syrienne (UPS) : « Les citoyens syriens, dans l'urgence la plus absolue, font l'expérience obligée de la prise en main par eux-mêmes de leur vie, de leur survie, de leur avenir, immédiat et à plus long terme. C'est pourquoi, notre association Ila Souria s'organise pour fonder et développer une Université populaire syrienne. Les principes de cette Université populaire syrienne sont de répondre aux demandes urgentes de connaissances et aux déficits actuels des infrastructures éducatives et d'associer les savoirs, y compris des savoirs plus théoriques dont le pays est privé », pour créer les conditions de l'émancipation.

Initiative plébiscitée par 1803 personnes sur Facebook et signée par près de 300 personnes aux profils très différents. Cela ne veut pas dire 300 bénévoles actifs évidemment. Souvent, Claude Yacoub met ses idées à l'épreuve, comme en mars-avril 2014, lorsqu'il est parti en éclaireur, sur le terrain, au camp de réfugiés syriens de Zaatari en Jordanie ou à Maarat al-Numan en septembre-octobre 2014 et il bâtit ensuite des partenariats pour pouvoir aller plus loin, comme à Zaatari en juillet 2015, avec l'Initiative arabe de réforme (Arab Reform Initiative), Bassma Kodmani, Salam Kawakibi et l'historien arabisant Jean-Pierre Filiu, professeur à l'Institut d'études politiques de Paris.

19 et 20 novembre 2015 au CNRS à Paris, en partenariat avec le cercle Syrie MDL– Syrie : résiliences et regards croisés sur l'engagement citoyen

Racha Abazied, présidente du Cercle Syrie moderne démocratique et laïque, qu'elle a fondé en 2013, a elle aussi été rattrapée par la Syrie, le pays de ses parents, originaires d'une vieille tribu de Deraa, dans le Hauran, au sud du pays, là où a commencé la révolution – un des jeunes garçons auteurs de graffitis sur les murs de son école porte le même nom qu'elle. Ses parents étaient des opposants communistes au régime qui ont été contraints à l'exil du temps de Hafez al-Assad. Elle se souvient qu'avec sa sœur elle leur donnait parfois un coup de main le dimanche pour agrafer des tracts appelant à la libération des prisonniers politiques en Syrie : « c'était leur combat, pas le nôtre mais, après mars 2011, tout a changé. Je voulais faire quelque chose, même de Paris pour dire aux autres de quelle Syrie nous rêvions avec les amis de ma génération. Malgré la fatigue des gens qui soutiennent nos actions humanitaires, nous tenons à maintenir le cap : sensibiliser à la question syrienne à travers la culture, appeler à la solidarité et mener à bien un projet humanitaire par an. »

« Quand nous avons préparé le colloque de novembre 2015 avec Ila Souria, nous avons mis en commun nos idées : Ila Souria a pris en charge la première journée sur les questions psychologiques en s'appuyant sur le cas du Rwanda et l'action du Centre Primo Levi et nous, Syrie MDL, la deuxième journée. Nous tenions à inviter des universitaires, des petites organisations non gouvernementales (ONG) et des activistes récemment réfugiés à Paris, comme Majd al-Dik, qui a encore la tête à Douma, à l'est de Damas, parce qu'ils ont acquis une expérience de la résilience au quotidien. »

Rafah Nached, née à Alep, fait partie des rares psychanalystes syriens qui ont introduit la psychanalyse d'abord à Alep puis à Damas. Elle a été arrêtée en septembre 2011 pour avoir voulu libérer les Damascènes de la peur dans le cadre de groupes de paroles interconfessionnels, et relâchée en novembre 2011, après qu'on a craint pour sa santé à la prison des femmes de Damas. Elle avait écrit à son mari historien, aux premiers jours de son incarcération : « je découvre une part cachée de ma société dans laquelle je vis et dont je suis responsable ». Depuis qu'elle a pu gagner Paris avec ses proches, elle mesure sa chance : ne pas être coupée des siens, même si elle a encore de la famille en Syrie, être bilingue, avoir un métier qui peut s'exercer aussi bien à Damas qu'à Paris, et avoir le désir de rebondir, même à soixante ans passés. Elle intervient toujours avec détermination pour remettre l'humain au centre des débats. Par exemple, à propos de la dimension générationnelle de la révolte, – 90 % des protestataires sont nés après le coup d'État du parti Baath en 1963 –, elle déclare : « j'ai vu des jeunes qui reprochaient à leurs parents de n'avoir rien fait pour leur avenir et qui les ont envoyés promener. On ne mesure pas le changement que cela représente pour la société syrienne. » Parfois la moutarde lui monte au nez, comme lors d'une rencontre sur la difficulté de sensibiliser l'opinion occidentale aux revendications des Syriens : « vous parlez du rôle des images mais vous ne vous demandez pas pourquoi la violence nous attire plus que la vie. Les gens refusent de regarder les images d'horreur venant de Syrie mais sont fascinés par les images de décapitation de Daech. Pourquoi ? Pour avancer sur le chemin de la reconstruction, il est temps que nous nous intéressions aux précédents comme la Tchétchénie ou le Rwanda pour replacer le cas syrien dans un contexte plus large. Notre tâche est de parvenir à arrêter la mort pour sauver l'humain, barrer la route au mensonge, faire advenir la vérité. » C'était il y a un an. Sauver l'humain, barrer la route au mensonge, faire advenir la vérité.

Claire A. Poinsignon

VOIR

La légende du colibri, racontée par Pierre Rabhi, 0'59

Les vidéos des colloques, conférences, rencontres débats et cafés citoyens d'Ila Souria sont disponibles sur YouTube.

Parmi elles, j'en ai sélectionné trois dont la portée reflète bien l'ambition humaine et intellectuelle d'Ila Souria :

Vidéo du colloque ilasouria.01 **– Ignace Leverrier (Wladimir Glassman), malheureusement décédé en 2015 : mise en place des organisations et associations de la société civile.**

Vidéo du colloque ilasouria.02 **– Manon-Nour Tannous : par quels mécanismes envisager la reconstruction ?**

Vidéo du colloque ilasouria.03 **– Majd-al-dik, à propos de la résilience dans les zones difficiles : l'exemple de l'action humanitaire à Douma.**

LIRE

Paris, Damas : regards croisés

Sous la direction de Khaldoun Zreik

Ouvrage collectif réalisé dans le cadre de l'exposition éponyme qui s'est tenue à l'Institut du monde arabe en 2008.

Conception graphique : Claude Yacoub

Europia Productions, 2008

« Paris et Damas, deux villes qui se méconnaissent l'une l'autre depuis longtemps, écrit Khaldoun Zreik dans l'avant-propos, en terminant par un vœu qui prend, avec le recul, une saveur douce-amère, et si ces deux villes cessaient de s'ignorer ? »

L'écrivaine Etel Adnan, attachée par une même passion à Beyrouth et à Damas, a confié à Khaldoun Zreik un très beau texte, reproduit p. 17, qui commence par une phrase longue comme un vers interminable et se termine par une sorte de prémonition : « Tous les fleuves devraient finir à Damas pour étancher cette soif d'absolu que vivent encore ses morts dans leurs tombes de pierre. […] C'est donc une ville vouée à la mémoire, faute d'un présent tranquille, et écrasée par les visions qui l'ont traversée. […] Et aujourd'hui, faut-il s'inquiéter ? En un sens, oui : les problèmes du monde sont bien partagés. De partout, la planète craque. »

Le texte de Claude Yacoub intitulé « Entre », qui vient du sanscrit *antara*, antre en français et du latin *inter*, est reproduit p. 175 : « Entre Paris et Damas, il y a moi, il y a les autres, ceux que j'ai croisés sur cette limite, sur cette frontière. Entre ces deux points du monde, il y a la distance terrestre et l'infini céleste. Cet entre espaces habité par des êtres en partance. Ceux qui vont vers cet Orient rêvé, ceux qui reviennent de cet Occident rejeté et vice-versa. »

Les livres de Paul Virilio, dont *Esthétique de la disparition* (1989) chez son éditeur Galilée

***3 juillet 2010* – Paul Virilio persiste et signe : « la vitesse réduit le monde à rien »**

Pédagogie de l'autonomie

Paulo Freire

Éditions Éres, 2013

La lecture qu'en fait Claude Yacoub au colloque ilasouria.01.

***L'Atlas des utopies*, 2012**